

gnement primaire supérieur mêlé de quelques éléments d'enseignement secondaire. La plupart de ces travaux sont des copies de modèles analogues et inférieurs à ceux de Julien, souvent des paysages et des gravures de Keepsake. Nulle gradation, nul plan, nulle sûreté de goût. La Pennsylvanie n'en restera pas longtemps à cet état : le surintendant des écoles publiques de l'Etat, M. Wickersham, qui est un pédagogue expérimenté, auteur d'excellents traités sur l'éducation et ancien directeur d'une grande école normale, s'efforce en ce moment de rendre l'enseignement du dessin plus efficace, et pour cela d'y introduire, comme dans les autres branches d'études, une marche régulière et raisonnée.

L'exposition des écoles normales forme comme le couronnement de la série des institutions scolaires (abstraction faite des collèges, académies et universités qui sortent de notre cadre). Nous y trouvons des spécimens du travail des élèves dans tous les genres d'exercices que ces établissements comportent chez nous, et dans quelques autres qui sont propres aux Etats-Unis. Si l'enseignement de la grammaire, de l'arithmétique, de l'histoire et de la géographie se rapproche sensiblement de ce qu'il est chez nous, certaines études spéciales sont beaucoup plus développées : les cours de sciences naturelles, de physiologie, de chimie, de physiologie, de botanique, de géologie occupent une place très-considérable. Les études scientifiques sont poussées assez loin pour mettre l'instituteur à même de parler très-raisonnablement aux enfants sur toutes les questions de cet ordre qu'il a chance de rencontrer. Il pourra expliquer aux enfants les machines les plus connues dans l'agriculture et l'industrie, leur faire reconnaître les principales natures du sol, de roches, de bois, leur donner quelques idées sur le climat, sur les grands faits de la physique du globe, sur les lois essentielles de l'hygiène. Toute cette partie de la préparation est excellente, et il n'est pas besoin de dire quels services elle doit rendre.

Nous citerons encore, comme un avantage de ces écoles normales sur les nôtres, les cours de philosophie (psychologie, logique et morale) et les cours de pédagogie théorique, historique et pratique, qui font partie du programme et qui sont représentés par de nombreux travaux d'élèves. Il est bon que les hommes appelés à former l'esprit des enfants aient des notions précises sur la nature des facultés sensibles, intellectuelles et morales ; qu'ils aient été exercés à réfléchir sur la valeur des diverses méthodes, qu'ils en aient fait l'application régulière sous l'œil d'un directeur expérimenté, qu'ils aient contracté ainsi l'habitude de ne pas croire aux procédés arbitraires, au hasard ; aux inspirations du moment, mais de considérer la pédagogie comme une science et comme un art ayant des lois, des principes, des règles certaines. On arrive ici, à l'aide de cette solide préparation, à faire des instituteurs et des institutrices non-seulement des instruments intelligents et dévoués, mais des juges compétents, des appréciateurs éclairés en matière pédagogique, de véritables experts dans l'art de l'éducation. De là vient que nous trouvons dans les cahiers des élèves non pas seulement des rédactions sur un thème donné, mais des *thèmes* et des *essais*, c'est-à-dire des travaux originaux et libres, où sont discutés quelques-unes des questions brûlantes du moment, celle-ci, par exemple : "Convient-il de continuer à lire la Bible dans les écoles publiques ?" On sait qu'en Amérique les catholiques réclament actuellement la suppression de cet exercice par lequel commence la classe du matin, pour ce motif, disent-ils, que l'école publique étant par définition non confessionnelle, cette lecture de la Bible, qui est un exercice du culte protestant, porte atteinte à la liberté de conscience des catholiques. Les élèves d'une des écoles normales de Pennsylvanie ont traité fort longuement cette question : les uns la résolvent

affirmativement, les autres non, et chacun donne ses raisons avec une netteté et une fermeté remarquables.

Il est juste, du reste, de bien constater, — et c'est par là que nous terminerons cette revue très-rapide, — que l'atmosphère de l'école publique en Pennsylvanie, plus peut-être que partout ailleurs aux Etats-Unis, est une atmosphère religieuse. Ce n'est pas seulement la morale chrétienne, comme dans certains Etats, c'est expressément la foi chrétienne, qui anime et dirige toute la vie scolaire. De continuelles allusions bibliques, des citations de l'Evangile, des raisonnements s'appuyant sur les dogmes de la révélation, attestent, dans les compositions des élèves de tout degré, une éducation foncièrement religieuse. Aussi n'est-il pas étonnant de trouver dans l'Exposition de Pennsylvanie de nombreuses sociétés religieuses, sociétés bibliques, sociétés des missions, sociétés des Ecoles du dimanche, celles-ci surtout très-prospères et étendant leur action sur la presque totalité de la jeunesse. Quelques-unes de ces sociétés ont leurs écoles, leurs livres, leurs méthodes. Et on ne peut réprimer un mouvement de surprise en voyant combien de sectes florissantes aux Etats-Unis, ayant de magnifiques églises, de grandes écoles et de vastes bibliothèques scolaires, sont à peine ou ne sont même pas du tout connues de nom chez nous. Il y a telle école normale dont les rôles nous montrent que les élèves, filles et garçons, appartiennent à huit ou dix confessions différentes : luthériens, épiscopaux, presbytériens, baptistes, darbystes, moraves, quakers, christadelphiens, etc., sans compter les catholiques et les juifs.

B.

## TRIBUNE LIBRE

### De la manière de lire les Vers

Les préceptes de la lecture des vers sont des plus simples ; on les lit absolument comme on lit la prose, sans s'occuper de la césure, du rythme ou de la rime : on donne à l'idée par le ton et par l'accent toute son ampleur, en dépit des règles de la prosodie.

En France, où il nous faut chercher nos maîtres en pareille matière, les auteurs de chrestomathie, les cours de lecture, les manuels du théâtre, les professeurs de dictionnaire au Conservatoire concourent dans cet enseignement. Depuis le fameux acteur Baron, second du même nom, qui a détrôné la Champmeslé, sinon dans le cœur, du moins dans l'esprit et le jugement de Racine, cette méthode simple et naturelle a prévalu au théâtre et tout bon comédien est tenu de s'y conformer. Du théâtre, ces règles ont passé dans les écoles où elles sont universellement adoptées et suivies.

Entr'autres ouvrages de pédagogie, je citerai "L'art de lire les fables" par J. T. de St. Germain, à l'usage des petits et des grands enfants, page 1ère.

"Un choix des Fables de La Fontaine, dit-il, est un des premiers livres que nous mettons entre les mains de nos enfants. La simplicité du récit, le naturel du dialogue, la vérité des tableaux, les enseignements de la moralité sont autant de motifs de notre préférence pour le charmant fabuliste.

"Mais qui de nous n'a souffert d'entendre ces pauvres petits lire ou réciter si difficilement ces vers faciles ? Les uns ne prennent aucun repos, si ce n'est quand la respiration leur manque, d'autres s'arrêtent régulièrement à la fin de chaque vers, ce qui produit des non-sens continuels."

A la page XIème, le même auteur ajoute : "Après avoir fait lire à haute voix les élèves, dans notre édition